

Éditorial
En course

Laurent Joffrin

QUOTIDIEN : lundi 3 décembre 2007

Ségolène Royal veut reprendre sa couronne. Malmenée, dénigrée par ses aînés, l'ex-candidate socialiste refuse l'effacement auquel la promettait ce tir de barrage et sa baisse dans les sondages. Le djinn est sorti de la bouteille il y a deux ans. Même s'il fascine moins, il refuse d'y rentrer. «Jeanne d'Arc» renaît. Tel est le sens de ce livre-récit que ses premiers lecteurs jugent de bonne facture. Comme un médecin de Molière disait «*le poumon!, le poumon!*» en guise d'unique diagnostic, Ségolène Royal crie «le PS! le PS!» pour expliquer sa défaite. Non qu'elle esquivé le mea culpa. Mais dans une manière très mitterrandienne, elle glisse sur l'autocritique, préférant battre sa coulpe sur la poitrine de ses camarades ou de son ancien compagnon, qui n'ont tout de même pas tous les torts. Le plaidoyer a sa logique: Royal continue. Pourquoi pas? 47% des voix et beaucoup de volonté sont un viatique acceptable. Mais d'autres peuvent concourir, Laurent, François et bien sûr Bertrand. La compétition est légitime. Encore faut-il qu'elle soit lisible. Une course s'engage ; elle doit se conclure vite, sur des options neuves, avec une stratégie limpide. L'opposition ne peut rester longtemps, sauf à déséquilibrer le jeu démocratique, dans le marasme obscur actuel. Un congrès, une ligne, un patron (ou une patronne): c'est la seule voie. Nul ne comprendrait que la guerre des chefs et des cheftaines socialistes se poursuive longtemps sur fond de jeux de masques, de papes de transition et de motions nègre-blanc.

<http://www.liberation.fr/actualite/politiques/295404.FR.php>

Ségolène Royal écrit sa plus belle histoire

**«Libération» s'est procuré «Ma plus belle histoire, c'est vous»,
le livre dans lequel l'ex-candidate du PS décortique son combat contre
Sarkozy... et contre son parti. Et prend date.**

PAUL QUINIO et DAVID REVAULT D'ALLONNES

QUOTIDIEN : lundi 3 décembre 2007

«Je ne connais encore ni le lieu, ni la date, mais je sais qu'un jour, nous nous retrouverons.»
C'est ainsi que se termine *Ma plus belle histoire, c'est vous*, le livre de Ségolène Royal qui sera demain en librairie. L'ancienne candidate socialiste à la présidentielle, filant la métaphore sportive, assure avoir «repris l'entraînement». «*N'ayons pas peur*», écrit-elle aussi en s'adressant à ces hommes et ses femmes qui, comme elle, «*pensent que quelque chose s'est levé (pendant la campagne, ndlr) qui ne s'arrêtera pas*». «*Je gagnerai un jour pour eux*», assure aussi l'ex-

candidate au début du livre. Pour ceux qui nourrissaient encore quelques doutes, les choses sont donc claires: «l'Histoire continue. C'est-à-dire le combat.»

L'ensemble du livre est évidemment à décortiquer à l'aune de cette détermination. Et même si la présidente de la région Poitou-Charentes ne dévoile rien de sa stratégie future (lire ci-contre), l'objectif est bien celui-là : tirer les leçons de la défaite pour être à nouveau candidate en 2012. Et la meilleure manière d'y arriver était manifestement, même si elle s'en défend, *«derefaire le match»* . *Celui qu'elle a perdu contre Nicolas Sarkozy. Mais aussi celui qui l'a opposée à ses propres amis. Ma plus belle histoire est en fait un récit vérité d'une défaite. La vérité selon Royal, donc forcément subjective. Petites notes de lecture.*

Le procès en incompétence. *«Étais-je préparée pour l'élection présidentielle?»,* demande Royal. *«Beaucoup plus qu'on ne l'a dit, mais sans doute moins qu'il ne l'aurait fallu»,* admet-elle. Jurys citoyens, nucléaire iranien, épisode du Hezbollah, *«bravitude»*, justice chinoise... Toujours avec âpreté, l'ex-candidate défend ses positions. Pour elle, ces *«bourdes qui n'en étaient pas»* trouvent leur origine dans la primaire socialiste, *«son cortège de coups bas et de petites phrases assassines»* .

Chers camarades. Sans surprise, l'ex-candidate ne ménage guère ses amis socialistes. A commencer par Michel Rocard, venu lui demander de se retirer, à quelques heures du dépôt des candidatures... *«Presque un gag»,* moque Royal. Au delà, c'est toute la horde d'éléphants *«qui a juré de m'écraser»*, assure-t-elle. Tout y passe: les absences de DSK et les *«tours pendables»* joué par *«ses peu recommandables cerbères»*, les pressions de Laurent Fabius sur son lieutenant Claude Bartolone, qui a rejoint l'équipe de campagne... Mention particulière pour Lionel Jospin, *«l'homme du déni majeur»*, qui a séché la cérémonie d'investiture pour assister au spectacle de Pierre Perret, *«préférant sans doute les jolies colonies de vacances»*. Au-delà de ses ténors, c'est le *«manque de travail et de réflexion collective du parti»* que fustige, impitoyable, l'auteur. Un parti dont personne ne peut dire quelle est la position sur *«tous les grands sujets économiques ou internationaux»*...

Ségolène la très chrétienne.

«Je ne suis ni Jeanne d'Arc ni la Vierge Marie», assure Ségolène Royal. De sa visite à Notre Dame de la Garde à ses multiples citations et postures bibliques, la référence chrétienne a horripilé nombre de ses camarades. A son tour, elle s'agace de ces critiques. Selon elle, loin d'être en contradiction avec les idéaux de gauche, *«la parole religieuse est une parole à côté des autres»*. Qui aurait même constitué une ressource face aux épreuves de la campagne.

Femme et candidate. *Ségolène Royal l'assure:«La posture victimaire n'est pas dans ma manière»*. L'ex-candidate se brosse pourtant en *«Bécassine entrée par effraction»* à un niveau de compétition où la gent féminine n'évoluait pas jusqu'ici. Elle consacre de longs passages à *«la violence et au mépris»* dont elle a été la cible, et qui, selon elle, doivent autant à un sexisme culturel qu'à l'odeur du pouvoir: *«Dans la vie quotidienne, la plupart des socialistes ne sont pas d'insupportables sexistes. [...] Mais l'élection présidentielle, c'est une autre histoire.»* Celle qui s'affirme responsable politique et socialiste autant que femme et que mère assume avec force l'affirmation d'un genre en politique. Et refuse de *«mettre son mouchoir sur sa féminité»*.

Rendez-vous avec Bayrou. Cocasse anecdote que cette relation faite par Ségolène Royal de son

rencart nocturne, dans l'entre deux-tours, avec François Bayrou. Elle dans sa voiture, en bas. Lui en haut, chez lui, qui, soudain, prend peur: *«Non, non, ne montez pas, il y a du monde dans la rue.»* Il n'y a pourtant pas un chat, à cette heure tardive, dans cette tranquille rue du VII^e arrondissement de Paris. Mais, *«comme un amoureux qui craint la panne ou un adultère risqué»*, le leader centriste, qui aux dires de Royal aurait accepté le poste de premier ministre qu'elle lui a proposé, se rétracte. *«Le cheval a reculé devant l'obstacle.»*

Sarkozy et les médias. *«Le système Sarkozy existe, je l'ai rencontré»*, écrit Royal. Pour l'ex-candidate, au fondement de sa défaite, il y a les moyens de l'entreprise politique Sarkozy. Et puis, bien sûr, les liens entre le candidat de l'UMP et les patrons des grands groupes industriels, financiers et de communication, qui l'ont *«soutenu comme un seul homme»*. Bouygues, Bolloré, Arnaud, Lagardère, Dassault, personne n'est épargné. Sur ses rapports personnels avec les reporters, au-delà d'une dent à l'égard des *«éditorialistes frelatés»*, Royal assure avoir joué la distance, à l'inverse d'un Nicolas Sarkozy qui, selon elle, *«a enfermé la troupe de reporters qui le suit dans un cocon affectif de vraie fausse camaraderie»*

Mea minima culpa. Sans surprise, Ségolène Royal ne regrette rien. Ou si peu. La *«seule faute»* qu'elle concède, finalement, ne lui est pas imputable: *«n'avoir pu aligner, au lendemain de l'investiture, un ombre respectable de ténors socialistes sourire aux lèvres et fleur au fusil»*. Une faute, donc, et tout de même quelques regrets. Celui du tempo des débats participatifs, en *«décalage dans le rythme de la campagne»*. Et celui de n'avoir pu imposer au parti une contre-programmation d'envergure à la cérémonie d'investiture *«mussolino-berlusconienne»* de Nicolas Sarkozy, le 14 janvier. *«J'aurais dû ruer dans les brancards. M'organiser. Les commander.»* Plus qu'un regret, un défi?

<http://www.libération.fr/actualite/politiques/295407.FR.php>

© Libération

Analyse

A la recherche d'un plan de bataille

DAVID REVAULT D'ALLONNES

QUOTIDIEN : lundi 3 décembre 2007

Sept mois de réflexion. Et quelque 330 pages pour se replacer en tête de la compétition. Après le tombereau d'ouvrages à charge, puis la contre-offensive de ses partisans, Ségolène Royal entend, avec son livre, mettre un terme à la bataille d'interprétation politico-littéraire qui a suivi sa défaite. L'ouvrage, pourtant, n'a rien d'un point final. L'ex-candidate entend autant livrer son analyse en défense que revenir dans le jeu en position de force. *«Ce n'est pas un coup»*, assure son ancien porte-parole Vincent Peillon. *Après la période qui a suivi l'élection, faite de violents règlements de compte, elle avait besoin de réfléchir à la dimension collective et personnelle de sa défaite.»* Presque un nouveau départ, donc. Dominique Bertinotti, maire du IV^e arrondissement de Paris, confirme: *«Ce livre clôt une période. La campagne présidentielle a été l'acte I de la rénovation du parti. Il faut passer à l'acte II.»*

Parallèlement à l'écriture, l'ex-candidate s'est attachée, ces derniers temps, à soigner sa stature. Celle-là même qui, pour beaucoup, lui avait fait défaut. Alors, Ségolène Royal a planché sur l'économie, avec des experts tels que Philippe Aghion. Soigné le casting culturel, grâce au producteur (et ex-agent) Dominique Besnehard. Et, bien loin de la rue de Solférino, joué la carte internationale avec des escapades en partie pensées pour se montrer aux côtés de la gauche qui gagne: celle de Walter Veltroni, patron du tout frais parti démocrate italien, ou de Cristina Kirchner, la nouvelle présidente argentine. Royal a aussi relancé son réseau, Désirs d'avenir, qui s'est donné un nouveau président, l'avocat Jean-Pierre Mignard, et vient de tenir son assemblée générale.

«Elle pose ses petits cailloux», glisse Dominique Bertinotti. L'ex-candidate réunit toujours, le mardi matin dans son nouveau QG du boulevard Raspail, sa garde rapprochée: les élus David Assouline, Delphine Batho, Dominique Bertinotti, Jean-Louis Bianco, Aurélie Filipetti, Vincent Peillon, François Rebsamen et Michel Sapin. Et, bien sûr, le fidèle Jean-Pierre Mignard ainsi que Sophie Bouchet-Petersen, conseillère de toujours. Mais Royal, qui discute volontiers avec le lieutenant de DSK Pierre Moscovici, entend aussi ratisser large. *«Elle a repris contact avec ceux qui avaient soutenu sa candidature en interne»*, explique une proche.

Mardi, elle a réuni autour de sandwiches des sénateurs comme François Marc, Jean-Pierre Masseret, Louis Mermaz, des députés comme Danielle Bousquet ou Gaétan Gorce. Une séance appelée à se tenir régulièrement, quoique pas forcément édifiante: *«Je ne suis pas ressorti avec les idées très claires sur ses intentions, avoue un participant. Faute d'avoir fixé une ligne, les gens s'interrogent sur ce qu'elle prépare...»* Ses opposants ne ratent pas l'occasion: *«Ségolène, en ce moment, c'est le poulet sans tête qui agite ses ailes et court dans tous les sens, sans direction précise.»*

Son ambition quant au parti, au congrès de 2008, et à 2012, ne fait néanmoins aucun doute: *«Le jour où je dirai: "On y va", nous irons vraiment»*, assurait-elle, fin octobre, à *Libération*. Reste que si son livre apporte quelques réponses sur son aventure passée, il n'affronte pas les questions sur sa stratégie future. Y aller en personne ou par proche interposé? Maintenant ou plus tard? Seule ou accompagnée (par d'autres sensibilités)? Autant de points sur lesquels Ségolène Royal hésite. Et sur lesquels ses partisans ne s'accordent pas. D'un côté, Dominique Bertinotti, ou, de plus loin, les «rénovateurs» Manuel Valls et Gaétan Gorce, adeptes d'une ligne indépendantiste, en opposition à la direction du parti. De l'autre, les hommes d'appareil, tels François Rebsamen, Michel Sapin ou Jean-Pierre Bel, patron des sénateurs socialistes, qui plaident pour une majorité avec François Hollande. Lequel multiplie les appels du pied. Sans émouvoir ses proches: *«Ce n'est pas lui qui décidera de cela, c'est elle. La question de Ségolène n'est pas de se déterminer par rapport aux autres.»*

Voilà au moins une ressource que les autres socialistes n'auront pas: ses 17 millions de voix. *«Elle pense que la désignation d'un candidat, ça suppose non des états d'âme, mais des états de service»*, glisse un proche. Une expérience qu'elle tentera de faire fructifier cette semaine, avec un plan média d'envergure autour du livre. Puis dès janvier, sur le terrain des municipales. *«Avec le souci de soutenir les candidats, explique un ami, mais aussi de reprendre un contact direct avec les Français.»*

« Elle a pris une grande claque »

Entre soutien sans faille et agacement marqué, les militants du Sud-Ouest sont partagés.

LAURE ESPIEU

QUOTIDIEN : lundi 3 décembre 2007

Assise au bord du canapé rouge, elle fait de grands gestes quand elle parle. Une lumière froide filtre du jardin. Elle évoque leurs valeurs, qui les a poussés, son mari et elle, à se réinscrire au PS bordelais en 2005, après avoir pris leurs distances. *«L'enjeu était trop important, il fallait défendre nos idées.»* Il y a peu, elle préférerait encore Dominique Strauss-Khan. Mais de Ségolène Royal, elle a senti *«le vent de jeunesse»*. *«Il y a eu un espoir de renouveau, et elle a toujours le capital. C'est pour ça qu'elle aurait dû être là avec les mal-logés, battre le pavé contre les franchises médicales ou le bouclier fiscal. Parce qu'il y a un gros vide, et que c'est de terrain qu'on a besoin.»*

«Plus humaine». *«Un peu longue»*, l'absence, reconnaît en effet Patrice, architecte de 51 ans. Il a adhéré pour soutenir la candidate, et il lui restera fidèle. *«Je crois qu'elle a pris une grande claque, Elle a beaucoup de problèmes à gérer, la défaite, sa séparation. Il faut lui laisser le temps de se remettre. Elle n'est pas suffisamment sereine pour s'exprimer»*. Patrice imagine même déjà les bénéfiques: *«Si elle a été fragilisée, elle en sortira peut-être plus humaine. C'est un reproche qui lui a été fait. Je pense qu'elle va rebondir. Si elle n'est pas prête, il vaut mieux qu'elle se taise maintenant et qu'elle arrive pour dire quelque chose d'important. Ca ne sert à rien de meubler.»* relativise-t-il.

Des arguments de peu de poids face aux opposants de la première heure. *«On se demande où est le parti en ce moment, gronde Pascale, jeune cadre commerciale. C'était elle notre porte-parole. Mais rien . Il n'y a rien. C'est au revoir pendant six mois. Elle prend le temps de faire un livre, et elle reparait à la télé quand elle a quelque chose à vendre»*. Elle soupire et enchaîne: *«C'est du poids politique qu'il faut qu'elle prenne, pas du poids médiatique. Il nous faut des gens qui privilégient les idées. Ce que je veux savoir, c'est où elle compte amener le PS, sur quelles bases ?»*

Camarade fabiusien, Luis Diez est tout aussi énervé. De Ségolène Royal, il évoque *«les minauderies»*, *«cette allure bourgeoise bien pensante»*. *«Je suis fils de républicain espagnol, explique-t-il. Je suis pour une certaine radicalisation. Il y a de la bagarre à faire. Moi je ne me retrouve pas dans cette forme de social-démocratie Canada Dry, sans goût ni odeur. J'aime bien les gens qui m'emportent le cœur. Je veux un but, un espoir, une passion.»* Pour Luis, la leçon est claire: Ségolène Royal *«a tenté sa chance, elle n'a pas réussi. Maintenant il faut passer à autre chose.»*

Tremplin. Coup de balai sans doute un peu rapide, qui oublie l'élan encore vivace des comités Désir d'avenir. Jean-Michel croit fort en leur lente remise en route. *«J'ose espérer qu'elle a une idée derrière la tête, glisse-t-il. Je pense qu'elle n'est pas partie pour laisser les choses au milieu du gué. Elle a toute sa place à prendre dans la rénovation du parti.»* Patrice aussi voudrait y voir

un tremplin. Mais il en reconnaît les limites: *«Aujourd'hui, on se pose beaucoup plus de questions que Ségolène n'apporte de pistes. Ceux qui n'étaient venus que pour la présidentielle sont déjà repartis. Il est temps d'amener des réponses, du quotidien.»* Un leader, en somme, et peu importe les courants.

«Moi, ce n'est pas Ségolène Royal qui me manque, c'est la gauche, constate crûment Clara. On veut des idées, de la modernité, et quelqu'un qui nous donne envie de se battre pour lui.»

<http://www.liberation.fr/actualite/politiques/295406.FR.php>

© Libération